

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination irrégulière. |

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

REVUE. MARDI, 21 JUILLET 1849.

No. 60

N. B.—Le lecteur attentif aura pu être surpris de nous voir reproduire sans commentaire la correspondance sur le Canada. Ce n'a cependant pas été que nous n'y ayons aperçu aucune inexactitude; et malgré le grand mérite de l'article, nous nous croyons obligés de relever quelques erreurs qui échappent toujours à l'étranger. Ainsi, l'on n'a pas pu écrire avec vérité que les collèges de la Province sont tenus par des Jésuites: ce n'est le cas que pour celui de Montréal. Ils ne sont pas non plus dirigés par des Jésuites. Si l'auteur a voulu parler du Canada, nous serons encore remarquer que, si la langue française a été la langue scientifique et diplomatique par excellence, l'Union des deux Provinces a déjà bien changé cet état de choses, et l'on sait que la Société littéraire et historique publie ses TRANSACTIONS en anglais; cela prouve que malheureusement notre influence n'est pas si grande qu'on le dit.

JUBILÉ DE LA VILLE DE LIÈGE.

La seconde procession du Jubilé de Liège a eu lieu le dimanche 21 juin avec plus de pompe encore que la première. Seize bannières servant d'étendard sacré à de nombreuses confréries, les élèves du séminaire, le clergé de la ville de Liège et de la banlieue, un nombre considérable d'ecclésiastiques accourus des pays voisins et de l'étranger, le chapitre cathédral, seize archevêques et évêques formaient ce magnifique cortège. Le saint Sacrement était porté par Mgr. l'évêque de Liège. La procession s'avancait avec lenteur et recueillement; toutes les fenêtres étaient garnies de pieux spectateurs; des masses énormes de populations se trouvaient partout sur le passage du religieux cortège. Toutes les rues étaient ornées de draperies et d'arbres verts; aux fenêtres des maisons brillaient des bouquets de fleurs, des bougies allumées, des candélabres, des ornemens particuliers. Les décorations des paroisses rivalisaient d'élégance.

Cinq repositoires magnifiques attendaient le passage du saint Sacrement. Le premier se trouvait à Saint-Séverin, appuyé sur la halle; il présentait l'aspect des autels de nos églises: le fond en était en velours rouge. Le second était dans la rue Hors-Château, en face de la rue Velbruck: on y arrivait par des gradins et il était d'une grande richesse. Le troisième était élevé sur la place Saint-Lambert, en face du palais des anciens princes, sur lequel flottaient les étendards de toutes les nations. Il reposait sur une estrade élevée de plusieurs pieds, et construite de manière à recevoir tous les évêques et les enfans portant les bannières en l'honneur du saint Sacrement. Le fond de l'autel représentait la transfiguration; mais par une pensée ingénieuse, le peintre avait remplacé la personne du Christ par le très saint Sacrement entouré de Moïse et d'Elie. Jamais nos yeux et notre cœur n'ont été frappés d'un spectacle pareil à celui que présentait la bénédiction du haut de cet autel. Les évêques et archevêques, ornés de splendides ornemens sacerdotaux, montent l'estrade, se rangent et s'agenouillent; Mgr. l'évêque de Liège arrive, lève le Saint des Saints, à ses pieds les thuriféraires font fumer l'encens; aussitôt des détonations se font entendre, les trompettes sonnent, tous s'inclinent, et cette foule immense est bénie! Dans ce moment solennel des pleurs ont jailli de bien des yeux; la piété, la foi, le patriotisme, les souvenirs historiques les font couler.

De la place Saint-Lambert, la procession arriva à la place St. Paul. Rien de plus frais, rien de plus gracieux que le reposoir qui ornait cette place et qui enveloppait la belle fontaine que nous devons à une de nos plus belles illustrations catholiques. Le grillage de la fontaine était enveloppé d'une haie de verdure, des fleurs entouraient le bassin qui formait l'autel par les quatre coins; l'autel se trouvait ainsi couronné par la belle statue de la Vierge de Delcour, statue aérienne et dont le vent semble faire flotter la draperie de bronze qui recouvre la Mère du Sauveur.

En quittant ce reposoir la procession arrivait au magnifique arc-de-triomphe élevé à la porte du Pont-d'Avroy. Cet arc-de-triomphe est triple et en style moresque; il présente un développement de près de soixante pieds de hauteur et de plus de soixante pieds de largeur.

Au débouché de l'arc-de-triomphe, un nouvel et dernier reposoir se présentait, élevé par la paroisse Saint-Christophe. L'or brillait partout et à profusion sur cet autel dressé au milieu de la promenade du quai; les yeux étaient éblouis des rayons qui en jaillissaient à l'éclat du soleil. La situation qu'il occupait était vraiment admirable. On y arrivait par la belle allée d'arbres qui décore le quai; au fond, on apercevait cette succession de jardins en terrasse, s'élevant les uns au-dessus des autres comme une échelle

de gradins jusqu'au pied de la basilique même où la Fête-Dieu fut instituée. Rien de plus pittoresque que la vue de cet autel et du paysage qui se développait devant nos yeux.

Lorsqu'une dernière bénédiction eut été donnée de cet autel, la marche de la procession touchait à son terme.

Le saint Sacrement avait quitté le temple vers dix heures et demie du matin: il y entra à deux heures après-midi.

Malgré l'immensité de la foule, nous n'avons eu aucun désordre, aucun accident à déplorer. Cette fête, cette solennité, cette pompe religieuse a été de la plus grande magnificence; elle a touché tous les cœurs. Ceux qui ont été témoins de cette auguste et splendide cérémonie diront: Oui, c'est à bon droit que l'Eglise de Liège peut se vanter d'être la fille chérie de l'Eglise romaine!

Voici les noms des prélats qui ont assisté à cette mémorable solennité:

Mgr. de Saint-Marsan, archevêque d'Éphèse, nonce apostolique à Bruxelles; Mgr. Gousset, archevêque de Reims; Mgr. Giraud, archevêque de Cambrai, qui a prêché à Saint-Martin à l'offire du soir; cet éloquent prélat y prêchera encore mardi; Mgr. de Mercy-Argenteau, doyen du chapitre de Liège, archevêque de Tyr, ancien nonce apostolique à Munich; Mgr. Labis, évêque de Tournay; Mgr. Deheselle, évêque de Namur; Mgr. Delebecq, évêque de Gand; Mgr. de Prilly, évêque de Châlons; Mgr. Parisis, évêque de Langres; Mgr. Menjau, évêque de Nancy et Toul; Mgr. de Wykerslooth, évêque de Curium; Mgr. Gillis, évêque coadjuteur d'Edimbourg; Mgr. Laurent, évêque de Chersonèse, vicaire apostolique à Luxembourg; Mgr. Paradis, évêque d'Hirène, vicaire apostolique à Ruremonde; Mgr. Blanchet, évêque, vicaire apostolique de l'Orégon.

Ami de la Religion

On nous écrit de Rome, 18 juillet:

Hier, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, Rome a présenté le spectacle le plus magnifique, le plus consolant et le plus nouveau. La ville éternelle, toujours si calme, si paisible et si inaccoutumée aux émotions populaires, s'est abandonnée à un enthousiasme dont les annales des peuples n'offrent peut-être pas d'exemple. Vers sept heures du soir, l'édit d'amnistie générale fut affiché dans les différens quartiers de la ville. Des groupes se formèrent immédiatement autour des placards, et une heure après, une foule considérable se rendit sur la place du Quirinal, pour témoigner au Pape la joie que cet acte de clémence faisait éclater dans tous les cœurs. Les acclamations étaient si vives que le Saint-Père voulut bien descendre au désir de son peuple et se présenter au grand balcon, d'où il donna sa bénédiction. Mais cette manifestation n'était que le prélude d'émotions populaires bien autrement imposantes. *Vive Maria* venait d'être sonné; on ne pouvait plus lire qu'aux flambeaux l'édit d'amnistie. Partout où il était affiché, des rassemblemens se formaient, on se procurait des bougies, et on lisait l'édit à haute voix. Chacun entremêlait cette lecture de réflexions qui montraient à quel point le respect, la reconnaissance, l'amour de ce grand pouvoir de la papauté avaient saisi et fait tressaillir la fibre populaire.

Une foule immense se rassembla dans le Corso, près du Café des Échecs, et se porta à son tour sur la place du Quirinal, où, par ses instances, elle obtint, comme la première, la bénédiction du Saint-Père. Rien de beau et de touchant comme ce spectacle. Nous n'avons pas l'idée, dans nos gouvernemens temporels, du caractère pieux d'une telle démonstration. Ici, on ne crie pas: *Vive le Pape!* comme chez nous: *Vive le Roi!* Le peuple romain salue son père dans son souverain. Ses acclamations sont respectueuses, filiales, religieuses. Ce ne sont pas plus des objets, c'est une famille qui se presse autour de son chef, qui se découvre, met un genou en terre pour recevoir sa bénédiction vénérée, et qui la lui rend par l'enthousiasme de sa foi en cette sainte paternité.

Aussitôt que le Pape se fut retiré, la foule se dirigea vers le Corso, et bientôt toute la ville fut en mouvement et illuminée de toutes parts. On avait à peine eu le tems d'apprendre la nouvelle, mais les cris de joie les *viva* répétés de tous côtés, avaient provoqué une telle émotion qu'on se porta spontanément et en masse sur la place du Quirinal. Mille à quinze cents jeunes gens se rendirent sur la place de la *Madeline*, où un nombreux orchestre exécutait des concerts en l'honneur de la fête de saint Camille de Lellis. Ils entraînaient bon gré mal gré les musiciens, qu'ils placèrent à leur tête, et reprenant la rue du *Corso*, ils se dirigèrent, suivis de toute la

ville, sur la place du Quirinal déjà remplie. Jamais peut-être Rome n'a vu rien de semblable ; je ne dis pas assez : je ne crains pas d'affirmer que jamais souverain n'a reçu d'ovation plus belle, plus touchante, plus animée de ce noble enthousiasme qui n'éveille aucun germe de désordre. Quelques heures sont à peine écoulées que la papauté a fait entendre à ses sujets une voix amie, et, par un entraînement spontané, tout un peuple se lève et se pose aux pieds du Pontife qui le bénit l'hommage passionné de son amour et de son dévouement. Onze heures venaient de sonner, la nuit était profonde ; mais le jour eût trop tardé à venir. Impatient de témoigner sa reconnaissance, ce noble peuple voulait immédiatement montrer à son souverain que la clémence est plus puissante que des bataillons armés. Le Saint-Père a paru pour la troisième fois au grand balcon. Il a pu admirer en pleurant, à la lueur des torches, cette foule immense ; mais ce qui a dû surtout consoler son cœur paternel, c'est le tressaillement général que sa présence a produit. Rien ne se peut comparer au spectacle qu'offrait en ce moment la place du Quirinal. La main du Pontife s'est étendue pour bénir, et un immense cri de joie a prouvé que tous les cœurs étaient ouverts pour la recevoir. Là s'est consommée une alliance qui portera ses fruits ; on eût dit le peuple d'Israël jurant devant Moïse d'observer les saintes lois de Dieu.

PIÉ IX.

A SES TRÈS FIDÈLES SUJETS.

Salut et bénédiction apostolique.

Dans ces jours où la joie publique qu'excitait Notre exaltation au Souverain Pontificat nous faisait éprouver au fond du cœur la plus vive émotion, Nous ne pouvions Nous défendre d'un sentiment de douleur à la pensée qu'un grand nombre de familles de Nos Sujets ne pouvaient prendre part à la joie commune, parce que, privées comme elles l'étaient des consolations domestiques, elles portaient une grande partie de la peine que quelques uns de leurs membres avaient méritée en attaquant l'ordre de la société et les droits sacrés du Prince légitime. Nous jetions, d'un autre côté, un regard de compassion sur cette jeunesse nombreuse et inexpérimentée qui, bien qu'entraînée par de trompeuses flatteries au milieu des tumultes politiques, Nous semblaient coupable plutôt de s'être laissée séduire que d'avoir séduit. C'est pour cela que, dès ce moment, Nous pensâmes à tendre la main et à offrir la paix du cœur à ceux de ces chers enfans égarés qui voudraient se montrer sincèrement repentans. L'affection que Notre bon peuple Nous a montrée et les témoignages de constante vénération que le Saint-Siège en a reçus dans Notre personne, Nous ont persuadé que Nous pouvions pardonner sans qu'il en résultât aucun danger public. Par ces motifs Nous arrêtons et ordonnons que les commencemens de Notre Pontificat soient solennisés par les actes suivans de grâce souveraine.

1°. Nous remettons à tous Nos Sujets actuellement détenus pour délits politiques la peine qui leur reste à subir, pourvu qu'ils fassent par écrit, et sur leur honneur, la déclaration solennelle que non seulement ils sont déterminés à n'abuser en aucune manière ni en aucun tems de la grâce qui leur est accordée, mais encore à remplir tous les devoirs de bons et fidèles sujets (1).

2°. Sous la même condition, seront admis de nouveau dans nos Etats tous ceux de Nos Sujets expatriés pour cause politique, qui, dans le terme d'un an, à dater de la publication du présent décret, manifesteront d'une manière convenable, et par l'intermédiaire des nonces apostoliques ou autres Représentans du Saint-Siège, le désir de profiter de cet acte de Notre clémence.

3°. Nous réhabilitons pareillement ceux qui, pour avoir participé à quelque complot contre la sûreté de l'Etat, sont soumis à la surveillance de la police et déclarés incapables de remplir les charges municipales.

4°. Nous entendons que soient interrompues et supprimées les procédures criminelles pour délits purement politiques, qui ne seraient pas encore terminées par un jugement en forme ; que les prévenus soient remis en liberté, à moins que quelqu'un d'entre eux ne demande la continuation du procès, dans l'espoir de mettre au jour son innocence et d'en reconquérir les droits.

5°. Nous n'entendons pas cependant que, dans les dispositions des articles qui précèdent, soient compris ceux, en très petit nombre, parmi les ecclésiastiques, officiers militaires et employés du Gouvernement qui, pour cause de délits politiques, ont déjà été condamnés ou qui ont pris la fuite, ou dont le procès est encore pendante. En ce qui les concerne, nous nous réservons de prendre d'autres déterminations, selon que la connaissance des documens qui les regardent Nous mettra en mesure de le faire.

6°. Nous ne voulons pas non plus que, dans cette grâce, soient compris les délits ordinaires dont seraient d'ailleurs coupables les condamnés ou prévenus ou exilés politiques ; Nous entendons que pour ceux-ci les lois en vigueur aient leur pleine exécution.

(1) Voici la formule de cette déclaration :

« Je soussigné, reconnaissant avoir reçu une grâce singulière dans le pardon généreux et spontané que m'a accordé l'indulgence du Souverain Pontife Pie IX, mon légitime souverain, pour la part que j'ai prise, en quelque manière que ce soit, aux tentatives qui ont troublé l'ordre public et attaqué l'autorité légitimement constituée dans ses domaines temporels, promets, sous ma parole d'honneur, de n'abuser en aucune façon, ni en aucun tems, de cet acte de sa souveraine clémence et m'engage en outre à remplir fidèlement tous les devoirs d'un loyal sujet. »

Nous nous plaisons à espérer que ceux qui usent de Notre clémence sauront, en tout tems, respecter et Nos droits et leur propre honneur. Nous avons encore la confiance que les esprits gagnés et adoucis par Notre pardon aimeront à déposer ces haines civiles qui sont toujours ou la cause ou l'effet des passions politiques, et qu'ainsi se formera vraiment de nouveau ce lien de la paix par lequel DIEU veut que tous les enfans d'un même père soient ensemble étroitement unis. Si pourtant Nous venions à être trompé dans quelques-unes de nos espérances, malgré la douleur amère qu'en ressentirait Notre cœur, Nous nous rappellerions néanmoins toujours que si la clémence est le plus doux attribut de la souveraineté, la justice en est le premier devoir.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 16 juillet 1816, la première année de Notre Pontificat.

PIÉ P. IX.

Univers.

LE CANADA ET LES BEAUX ARTS.

Aurum et opes et rura frequens donabit amicus
Qui velit ingenio cedere rarus erit.

MART. VIII, 18.

On peut croire, pensons nous, que le poète a voulu peindre l'émulation qu'il faut bien distinguer de l'infatuation : il parle de cet esprit de concours d'homme à homme, et nous, nous désirons en faire l'application de peuple à peuple.

Toutes les grandes nations ont encouragé les beaux arts, parce qu'elles ont senti que sans eux la grandeur d'un peuple ne peut être qu'incomplète, et par conséquent fautive. Ainsi, la Grèce qui avait su déjà exciter l'émulation par les jeux olympiques, pythiens &c. institua aussi des combats de musique dont parle le disert et érudit auteur de l'Anacharsis. Lasus, Scaldas, Aristonicus y acquirent leur réputation. Agéladas et Polyclète, encouragés par leur patrie, hâtèrent les progrès de la sculpture. Appellé fut le premier des peintres, et Zeuxis, (1) sembla le vouloir égaler. Rome, à l'envi, voulut imiter sa devancière : elle avait fait d'immenses progrès au tems d'Antoine et de Cléopâtre. L'Italie est devenue depuis la maîtresse des nations dans tous les arts d'agrément. La France et l'Angleterre l'ont suivie plus ou moins simultanément, la Flandre devint un pays d'artistes, les Etats-Unis ont vu naître deux grands peintres. Le Canada seul serait sans arts et sans artistes : car je ne crois pas que nos prétentions aillent encore bien haut de ce côté là. Mais consentirait-il à cette dégradation, comme si la nature lui refusait des sujets qu'elle eût doués des dispositions requises ? Une semblable apathie étonnerait moins, si comme le Hanovre, le Wurtemberg, &c. pays qui cultivent cependant toutes les sciences, le Canada était resserré dans des limites qui ne s'étendraient jamais. Mais un pays plus étendu que la France, un pays dont le commerce croissant annonce l'importance future, un état constitutionnel dont un Canadien judicieux présageait naguère les destinées prodigieuses, où l'esprit d'amélioration semble tout envahir, une partie si florissante de l'empire britannique n'est elle pas digne de posséder des hommes distingués dans tous les genres ?

Pour persuader la généralité des Canadiens, qui vont s'immortaliser par une entreprise si haute et si noble, l'ouvrage de Portland, je n'aurais qu'à leur présenter le motif de leur nationalité. Pour ceux d'une origine différente s'ils n'étaient pas si familiers avec la Bible, je leur rappellerais ce que faisait Salomon le plus sage des rois, pour attirer à lui les ouvriers les plus habiles, je leur dirais que, si j'ai bien lu les psaumes si ravissans de David, il me semble qu'on avait fait déjà dans ces tems reculés de grands progrès dans l'art de la musique, pour citer un exemple. Mais ces Messieurs, m'assuré-je, ne sont pas en peine de trouver eux mêmes dans les Ecritures des arguments concluans en faveur de l'encouragement et de l'usage réglé des beaux arts. Il y a aussi dans le pays des hommes qui, n'ayant pas accoutumés de chercher à leurs autorités, se rendraient peut être aux paroles influentes d'un grand philosophe. On a cru longtems que Platon (2) ne pouvait avoir eu une mauvaise métaphysique, et c'était en effet le plus avancé des Payens. Eh bien ! Platon dans sa République, loue les arts, et d'abord la musique. Il banit et les accens plaintifs de l'harmonie lydienne et la mollesse des chants de l'ionienne ; mais il conserve le mode dorien dont l'impulsion mâle soutient le courage militaire, et le phrygien dont le caractère paisible et religieux nous peint la tranquillité de l'âme, en lui donnant néanmoins une marche noble conforme aux chants qu'il doit régier et aux paroles auxquelles la musique doit être assujettie. De cet heureux rapport établi entre les paroles, l'harmonie et le nombre, il obtient cette décence et par

[1] Zeuxis excellait dans le coloris : c'est lui qui peignit si bien des raisins que, dès qu'il exposa son tableau, les oiseaux s'en approchèrent pour les becqueter. Transporté de joie, il demanda à Parrhasius, autre peintre célèbre, qu'il fit paraître incessamment quelqu'un de ses ouvrages qu'il pût opposer au sien. Parrhasius fit un tableau, couvert en apparence d'une étoffe en manière de rideau, et l'exposa. Tirez ce rideau, dit Zeuxis, et que nous voyions ce beau chef-d'œuvre : ce rideau était le tableau même. Zeuxis avoua qu'il était vaincu : car, dit-il, je n'ai trompé que des oiseaux, et Parrhasius m'a trompé moi-même.

[2] Les notions distinctes que ce philosophe avait de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ont donné lieu de conjecturer qu'il connut en Egypte les livres de Moïse.

conséquent, cette beauté dont il veut que l'idée soit toujours présente à l'esprit. Il exige que la peinture et l'architecture complètent cette image du beau, afin que l'homme vivant au milieu de ce charme, comme dans un air pur et seréin, ne respire dans ses actions que la beauté; que nourri de ces semences divines, il repousse le premier aspect du vice, auquel il ne reconnaît pas l'empreinte auguste qu'il a dans son cœur. Si l'on croit trouver de l'exagération dans ce langage, on y verra sans doute aussi du vrai.

Inutile de presser les Canadiens de se créer un avenir artistique si on ne leur en offre les moyens, en même tems qu'on leur en montre l'à-propos. Ce même Platon, qui fit l'admiration de l'univers, alla puiser sa science dans la vieille Egypte le véritable foyer de la science antique, et le monde entier y envoyait des troupes d'enfants qu'elle instruisait dans ses connaissances. Telle a été depuis la marche de l'Europe par rapport à l'Italie à laquelle elle rendit toujours cet hommage sous le rapport des beaux arts.

Ainsi, Colbert (3) acheta à Rome un palais où il envoya ses élèves qui avaient remporté le prix à l'Académie royale. Ils y dessinaient les antiquités, y étudiaient Raphaël et Michel Ange, et, avoué l'esprit le plus égoïste de la France, c'est un noble hommage que rendit à Rome ancienne et nouvelle le désir de l'imiter; et on n'a pas cessé de rendre cet hommage, depuis que les immenses collections de tableaux d'Italie, amassés par le roi et par le duc d'Orléans, et les chefs-d'œuvre de sculpture que la France a produits, nous ont mis en état de ne point chercher ailleurs des maîtres. En suivant ainsi l'Italie, la France où la peinture commença avec le Poussin (4) sous Louis XII, se rendit respectable aux autres royaumes, et sans imiter cette profusion, qui fait la richesse de l'Italie, elle eut du moins ses le Sueur, (5) ses Santerre (6), ses le Brun (7) et ses le Moine (8)... L'Angleterre rendit à Rome le même hommage que la France. Les Anglais sont venus assez tard, et ils étaient peu avancés, nous croyons, il y a moins de deux siècles! Dans le moyen âge et antérieurement, elle pouvait passer le plus avant la plupart des autres pays de l'Europe. Ses bardes avaient du nécessairement faire progresser quelque peu la musique, parce que des prix considérables comme dans l'ancienne Grèce nourrissaient l'émulation. Plus tard, Acca, évêque d'Hagustadt, réforma la musique religieuse, Eddi Stephani, précenteur de Cantorbéry, illustra l'école d'York, St. Dunstan, génie universel pour son siècle et même pour tout autre plus récent, fit lui même des orgues, le célèbre Mathieu Paris cultivait la peinture et l'architecture, et l'immortel de Wickam (9) était digne du 17e. siècle. J'oubliais de dire que Blondel (10) jeta un charme bien sensible sur l'histoire de Richard Cœur de Lion. Mais tout cela est peu de chose, réuni même à l'ardeur que l'Ecosse montra pour Rizzio dont le talent musical faisait accepter l'influence, et la facilité prodigieuse du romanesque Criton. Les bardes, Acca, St. Dunstan; Holbein protégé par Henri VIII, le talent des Purcell et des Bannister (11), le God Save the King (12) composé des Jacques Ier. sont des illustrations pour l'Angleterre. Sir Peter Rubens, sir Antony Vandyek, (13) Dobson et l'étonnante Eliza Blackwell, (14) Hogarth, sir James Stornhill &c. firent honneur à la peinture. Mais ces grands noms ne donnaient pas à l'Angleterre d'écoles particulières de peinture ou de musique; et il n'y a guère que l'architecture qui ait pris son grand essor avec les Christophe Wren, (15) les Wanbroug, et le

[8] Le grand Colbert était originaire d'Ecosse: mais sa gloire fut française.

[4] Ce grand maître formé en Italie, s'y établit, et y mourut.

[5] Cet artiste fut son propre maître.

[6] On refusa douze mille livres d'un de ses tableaux.

[7] On prétend qu'il égala les Italiens dans le dessin et la composition.

[8] Il n'y a guère en Europe de plus vastes ouvrages que son plafond de Versailles.

[9] Ce prélat universel fut chargé par Edward III de la construction de Windsor. La cathédrale de Winchester fit presque autant d'honneur à son génie.

[10] On sait que le fidèle Blondel, maître de musique auprès du jeune Richard, le chercha par la Palestine, l'Italie et l'Allemagne, faisant retentir les monts et les vallées de ces vastes pays du son de son instrument, et qu'il le découvrit enfin au château de Lowenstein en chantant une strophe d'une ballade qu'il avait composée pour lui. Cette belle anecdote fait le fond de l'Opéra de Gretry connu sous le titre de: Richard Cœur de Lion.

[11] Il étudia successivement sous le capitaine Coock, sous Polham et Humphrey, et sous le docteur Blow. Organiste de l'abbaye de Westminster à seize ans, sa réputation s'accrut avec rapidité. Une partie de sa musique fut recueillie sous le titre d'Orphéus Britannicus. Son génie embrassait tous les genres. On juge qu'il a donné les meilleures pièces récitatives que l'on ait en anglais. Il mourut en 1695.

[12] Il succéda au célèbre Bantazar comme chef de la bande de violons à la cour de Charles 1er, et fut le premier anglais qui se distingua sur cet instrument.

[13] Il est certain que l'honneur de cette composition si universellement admirée est dû au docteur Bull, quoiqu'on l'ait réclamé pour Carey.

[14] Sir Antony Vandyek sans être né anglais épousa lady Ruthwen, fut naturalisé, fut chevalier, et mourut en Angleterre.

[15] Cet artiste peignait avec tant de vitesse que Charles 1er. lui demanda un jour s'il pouvait peindre en courant. Il mourut à trente six ans après avoir succédé à Vandyek son maître.

Palladio de l'Angleterre, Inigo Jones (16): sir Will. Chambers (17), les Adam (18), les Stuart (19), et les Revett (20), les suivirent. La fondation de l'académie royale de peinture 1769, et la coutume que l'Université d'Oxford avait adoptée antérieurement, que celle de Cambridge suivit depuis, de donner des degrés de docteurs en musique (21) firent naître l'émulation. On faisait des études préparatoires en Italie et de simples étudiants rendus aptes, je ne sache pas par autre moyen que l'amour propre national, remportèrent sur les italiens mêmes les prix de l'académie de St. Luc, témoins les Gavin Hamilton et les Allan (22). Sir Joshua Reynolds (23), James Barry, les Casanova (24), les Edridge, Willson (25) l'élève de Zuccarelli, illustrèrent soudain l'école anglaise; les Aikman (26), les Wright, les Highmore ne départèrent pas les noms de leurs devanciers; et dans les derniers tems West, Opie, Northcothe (27), Copley, sir Thomas Lawrence (28) et M. Haydon ont soutenu une gloire si bien acquise. La musique produisit le doyen Aldrich, Burney l'historien de la musique (29) Avison l'élève le plus distingué de Geminiani, les Ayrtton (30), les Nares, les Bach (31), les Carey; Arne (32), Jackson, Harris, Arnold (33) et autres moins remarquables. La sculpture eut ses trois grands maîtres; Nollekens (34), Chantrey et Flaxman.

[16] Elle a laissé vingt quatre planches de fleurs et d'oiseaux en deux volumes in-folio. C'est un monument étonnant, encore admiré.

[17] Il succéda à sir John Derham comme président des travaux publics reçut l'honneur de la chevalerie, rebâtit la cathédrale de St. Paul, et fut enterré à Westminster.

[18] Ce fut le restaurateur de l'architecture classique en Angleterre. Après avoir étudié en Italie sous la protection des comtes d'Arundel et de Pembroke, il devint architecte de Christian IV, roi de Danemarck, qui le fit chevalier. Il mourut en Angleterre, dans la communion romaine. Kent, Ware et Leoni ont publié ses dessins d'architecture.

[19] Président des travaux à la recommandation de lord Bute, il orna les jardins de Kew sous George III, et bâtit Somerset House. Il mourut membre de la société royale des antiquaires, trésorier de l'académie royale d'architecture et chevalier de l'ordre Suédois de l'Etoile Polaire.

[20] Robert, architecte du roi, se distingua dans tous les genres, passa pour n'avoir été surpassé par aucun Européen, et fut enterré à Westminster. James, son fils et son successeur, bâtit les Adelphees sur la place Portland.

[21] Il exerça son art à Rome.

[22] D'un génie déjà assez vaste, il parcourut l'Italie et la Grèce pour l'enrichir.

[23] Lorsque Haydn passa un an en Angleterre et y composa sa Création, le roi le fit chevalier, et l'Université d'Oxford lui conféra les degrés de docteur en musique.

[24] Il avait d'abord étudié à l'académie de peinture fondée à Edimbourg par les frères Foulis. Il passe pour avoir été admirable dans sa composition, pour l'imitation de la nature et les traits caractéristiques.

[25] Premier président de l'académie royale. C'est le premier peintre de portraits qu'ait possédé l'Angleterre. Il a laissé dix-neuf lectures sur l'art de la peinture: elles passent pour un chef-d'œuvre. Il était membre du fameux club littéraire composé avec lui par Johnson; Burke et Garrick. Il fut enterré à St. Paul.

[26] François Casanova né à Londres en 1730 fut membre de l'académie de Dresde, et peignit les fameuses pièces de batailles du prince de Condé. John son frère, aussi né à Londres, mourut président de la même académie, et forma plusieurs musiciens habiles.

[27] Il professa à Naples et à Venise, puis revint à Londres. Ses tableaux sont, dit-on, pleins de vérité et d'élégance. Négligé pendant sa vie, il fut placé après sa mort au rang des plus grands artistes. Il était père du chevaleresque autant qu'infortuné sir Robert Willson.

[28] L'ami de Swift, de Pope et de Gay. Ses chefs-d'œuvre sont les portraits de la famille royale depuis la reine Anne, et ceux des ducs de Buckingham.

[29] Elève de sir Johua Reynolds, s'immortalisa par sa galerie de Shakespeare. Il publia aussi les mémoires de son maître.

[30] La médaille de l'académie royale pour une copie de la Transfiguration de Raphaël commença sa réputation. Sa carrière a été fort brillante. Il vivait encore en 1835. Son portrait de Méhémet-Ali est fort estimé. Il succéda à West comme président de l'académie royale.

[31] Elève de Arne, il parcourut tous les pays de l'Europe pour amasser les immenses documens qui servirent aux quatre volumes qu'il publia de son Histoire de la musique.

[32] Elève de Nares, comme lui docteur en musique à Oxford et Cambridge, directeur de la musique de la cathédrale de St. Paul, fut enterré à Westminster.

[33] Bach de Londres, organiste de l'impératrice Marie Thérèse à Milan, revint en Angleterre avec Mattei, et s'associa à Abel. Il passe pour le premier musicien qui observa la loi de contraste.

[34] Ce fut lui qui composa le Rule Britannia, la pièce italienne Metastasio, Eliza etc. Il avait épousé la fameuse chanteuse Cecilia Young, et mourut docteur d'Oxford.

[35] Il s'immortalisa par son Abimelech son Enfant Prodige, son édition des œuvres de Handel, et fut inhumé à Westminster.

(35). Enfin, et c'est bien ce que m'assura un ecclésiastique qui est demeuré longtemps en Angleterre, ce pays a maintenant une espèce de fureur pour les beaux arts, et il les portera sans doute à leur apogée. Sans exiger tant du Canada, qu'il fasse du moins quelques efforts. Nous croyons notre patrie en état de prouver qu'elle a une littérature, peut être même des sciences; et nous espérons qu'elle aura ses arts. Nous avons vu M. Hamel faire un voyage en Europe; cela est très bien; mais le gouvernement provincial, notre législature ne pourrait elle pas à l'exemple de la mère patrie, envoyer en Italie pour y étudier les grands maîtres quelques jeunes Canadiens des deux origines? Déjà, elle a montré sa générosité envers quelques uns de nos écrivains: elle s'acquerra un titre durable au respect de la vieille Europe. C.

CORRESPONDANCE

COUVENT DE TERREBONNE.

M. L'ÉDITEUR,

Dans ce concours d'éloges bien mérités de nos établissements d'éducation, je ne vois pas que l'on ait jamais parlé d'une maison qui depuis 23 ans, rend d'éminens services à la religion et à la société: à la religion: car de cette maison est sortie une pépinière de jeunes filles décorées par état à l'éducation de la jeunesse, à la société: puisque déjà la Providence donne pour mère à de nombreuses familles, des femmes vertueuses, instruites, et qui ont puisé là dans leur enfance les qualités caractéristiques de leur état. Je veux parler du couvent de Terrebonne, l'une des florissantes missions de l'excellente maison de la Congrégation de Montréal. L'instruction que l'on y donne rivalise certainement avec celle d'aucune de nos maisons d'éducation de campagne: sans parler des branches ordinaires, telle que la lecture, l'écriture, la traduction avec analyse dans les deux langues, l'arithmétique, dans ses diverses parties, la grammaire française et anglaise, ce qui m'a plus étonné dans les visites que j'ai eu occasion de faire à cette maison, surtout au dernier examen que les Dames ont donné de leurs élèves le 13 du mois courant, c'est l'enseignement de la géographie dans ses plus intéressans détails, surtout sur les cartes muettes: celles-ci sont donc d'une grande utilité à l'élève: elles complètent son éducation géographique, puisque sans aucune ligne ni trace sur la carte, de degrés, de villes, de rivières ni de montagnes, l'élève doit placer de lui-même dans sa position naturelle, chaque cité, ville ou village et dire à quel degré de latitude ou longitude elle est située, quelle rivière la baigne, quelle montagne ou colline la domine, si elle est port de mer ou sise dans les terres: le dessin y est aussi en honneur. J'ai vu dans leur examen, qui était un véritable jour de fête pour Terrebonne, et auquel tout ce que ce village offre d'influent par le rang et la fortune assistait en masse, j'y ai vu disje, outre le développement des connaissances utiles et ordinaires, quelque chose qui m'a singulièrement frappé, par exemple des chefs-d'œuvre de broderie, entr'autres un bas d'aube qui l'eût disputé aux plus riches patrons d'Europe, de magnifiques petites attomanes, des schalls et mouchoirs richement travaillés; un élégant tableau à l'aiguille de St. Patrice présenté et fait par deux charmantes petites demoiselles irlandaises glorieuses de leur nom plus encore de leur patron, un manchon en tricot, plusieurs ouvrages de dessin à couleurs vives et si naturelles, qu'une grappe de raisin aurait pu encore tromper l'œil perçant de Poiseau, aussi le public a-t-il été enchanté de l'intérêt qu'offrait cette maison; ce n'est pas tout, voici de superbes massepains, ouvrages des demoiselles, car ici comme dans plusieurs communautés l'on enseigne à faire la soupe à cuire le pain, les viandes, l'art de la cuisine en un mot; j'y ai vu des cahiers servant de modèle aux ouvrages d'aiguille tel que patrons de robes, chemises, habits d'hommes etc. Or ces diverses branches d'instruction ne sont elles pas essentielles dans l'éducation de nos jeunes personnes du sexe en général. Sans critiquer les écoles et les académies anglaises où souvent l'on élève nos Canadiens dans tous les détails du ton plus *fashionable* et dans les exigences des modes les plus bizarres, je préfère de beaucoup le genre d'éducation que l'on donne dans nos communautés religieuses, où à la connaissance pratique des choses utiles l'on sait parfaitement allier une uniformité de mœurs douces, agréables et modestes. Or tel est le couvent de Terrebonne qui pour ne pas briller à l'extérieur d'un éclat parfois éphémère n'en est pas moins solide, et n'en rend pas moins des fruits utiles à la religion et à la société en général.

L....

UN LAÏQUE AMI DE L'ÉDUCATION.

[35] Nollekens était journellement chez le duc d'York ou chez Georges III, les prenait, en conversant, par les boutons, et ne crut pas blesser la majesté royale en appuyant son compas sur le front et le menton du roi qui posait pour son buste.

[36] Son chef-d'œuvre est le monument de lord Man-field.

Sunt breves mundi rosa,
Sunt fugitivi flores,
Frondes voluti annosa,
Sunt labiles honores.

Lecti.

M É M O R A N D A .

La retraite pastorale nous empêche de donner le Bulletin, mais nous le remplaçons.

— Il nous souvient que M. Bernardin de St. Pierre a dit quelque part, nous ne savons si ce ne serait pas dans ses *Études de la nature* ou dans sa *Chaudière indienne*; qu'à part la Société Royale de Londres et la société des sciences de Paris, on n'avait guère fondé d'académies célèbres que la société Royale Asiatique de Calcutta. On se méprendrait aujourd'hui si l'on mettait au nombre des sociétés peu importantes, par exemple, l'Institut Archéologique d'Iorck, qui est fréquenté par un grand nombre de savans. Il y a eu dernièrement une réunion imposante dans les salles de ce corps distingué: cinq cents personnes y assistaient. Lorsque le savant comte de Fitzwilliam eut pris le fauteuil, le docteur Harshorne lut un essai sur les parlemens d'Iorck, qui en traçait l'histoire depuis Henri III en 1265, lorsque le système représentatif fut établi d'une manière permanente. Le premier parlement d'Iorck fut tenu la vingt sixième année d'Edward I, en 1298. Les comtes y envoyèrent 70 députés, et les bourgeois cent cinquante quatre. Plusieurs autres parlemens furent tenus dans cette ville jusqu'à la neuvième année d'Edward III; mais ceux que convoqua depuis Richard II ne s'assemblèrent pas, et celui qu'assembla Edward IV fut suspendu. Le docteur fit voir quels changemens s'étaient introduits comme insensiblement dans le système de représentation. Ces changemens amenèrent peu à peu cette constitution sous laquelle les anglais ont le bonheur de vivre, une constitution qui fut la création des temps et des circonstances.

Le noble comte témoigna de l'accord parfait de ses opinions avec celles du savant docteur, et il ajouta que l'Angleterre ne devait attribuer qu'au Tout Puissant l'excellence de son gouvernement; à celui dont les vues sont impénétrables, et qui comble quelques nations de ses faveurs, tandis que d'autres semblent lui être indifférentes.

M. Hailstone présenta ses mémoires de Lady Ann Clifford comtesse de Cumberland, de Dorset et de Pembroke, Dame de l'honneur de Skipton en Craven, haute shériffesse de Westmoreland, morte en 1676 à 87 ans.

La section d'Architecture suivit celle des antiquités historiques. Sir Charles Anderson donna une description étendue de l'église de Stow où l'on trouve beaucoup de maçonnerie anglo-saxonne, et M. Fowler Jones, celle de l'église de Sherburn, qui possède une croix fort curieuse.

Vint ensuite la section des Antiquités bretonnes et du moyen âge. Sir Richard Westmacott présenta un mémoire fort curieux sur les arts et les artistes de l'Angleterre au moyen âge. Le chevalier traçait les progrès des beaux arts depuis une époque très reculée. Le haut mérite qu'il attribuait au moyen âge, et surtout aux artistes de ce temps en Angleterre excita contre lui Hawkins doyen d'Héresford, le marquis de Northampton et MM. Talbot et Bloxam, mais le preux sir Richard mit tout le monde à la raison, et reçut les remerciemens de l'Institut. Le vicomte Downe présenta un anneau donné par Richard Ier. à un ancêtre de la famille Dawney, et l'honorable Stenby paya aussi son petit tribut.

L'Institut sortit le soir pour aller faire l'inspection de la magnifique petite église de Skelton qui est d'architecture anglo-saxonne.

La société Géologique et Polytechnique du Iorckshire tint le lendemain sa réunion. Le docteur Scoresby lut un mémoire sur la construction du télescope gigantesque du comte de Rosse, et le Rev. W. Thorpe un mémoire géologique qui lui attira une discussion curieuse et soutenue avec le docteur Buckland, le professeur Phillips, sir R. Murchison et le comte Fitzwilliam. Les deux savans instituts se sont ensuite réunis pour faire l'inspection des ruines de l'ancienne ville d'Isurium et des Abbayes de Fountain et de Ripon.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

(Correspondance particulière de l'Univers.)

Rome, 11 juillet 1846.

« Je vous écris sous l'impression d'une joie générale que vous partagerez

ans toute avec tous les bons catholiques de France. Peu de jours se sont écoulés depuis que Pie IX occupe la chaire de Saint-Pierre, et déjà tous les cœurs sont à lui. Vous savez cependant que les Romains, le plus indépendant peut-être de tous les peuples, ne se pressent pas d'accorder leur amour à ceux qui les gouvernent. La méprise qui avait fait croire à l'élection d'un candidat très-populaire eût pu, d'ailleurs, devenir très-redoutable à tout autre qu'à celui que l'Esprit Saint venait de choisir. Mais les vertus du nouveau Pontife qui le firent triompher dès le premier jour d'un moment d'hésitation populaire, le rendent aujourd'hui l'objet d'une admiration et d'un enthousiasme universels. On a remonté le cours de cette vie consacrée à la piété, à la justice, à la sainteté. Les nobles sentimens, les belles actions, la gravité des mœurs, le zèle, le dévouement au salut des âmes, tout est mis au grand jour. A Rome, à Chiffi, à Spolète, à Lodi, chez les pauvres comme chez les riches, partout où son serviteur a passé, Dieu a été glorifié, et comme celui dont il est aujourd'hui le représentant, *transiit benefaciendo*. Des réformes salutaires vont s'opérer, et pour mieux les accomplir, Sa Sainteté commence par sa propre maison, déjà pourtant si modeste, quand on la compare à celle des autres souverains. On raconte mille détails qui peignent la vigilance, la fermeté, l'esprit d'ordre, la bonté du nouveau Pontife. Il a révoqué ses écorces, interdit la vaisselle plate sur sa table et diminué toutes les dépenses du sacré palais. Le peuple s'élève et salue avec joie un régime qui commence sous d'aussi heureux auspices; la haute et moyenne bourgeoisie, qui ne cachait pas leur mécontentement il y a un mois, expriment aujourd'hui en pleurant de joie les espérances que leur donne Pie IX. Toute cette société si spirituelle, qui lance la satire avec tant de malice, mais en même temps si raisonnable et si vraiment dévouée à la papauté, que de bénédictions, que d'actions de grâces elle élève vers le Ciel pour remercier Dieu d'avoir donné à l'Eglise un Pontife si saint, et aux Etats-Romains un souverain si digne de les gouverner! Les gens du peuple ont aussi leur manière d'apprécier le Saint-Père. Ils lui disent en face, à la portière de sa voiture: *Comme vous êtes beau! quel grand beau Pape! quelle belle pièce d'homme! Saint-Père, votre bénédiction! Quanto siete bello! che gran bellissimo Papa! che bel pezzo d'uomo! santo Padre la benedizione!* Il y a quelques jours, Sa Sainteté fit une surprise à toute la ville, un véritable coup d'Etat! Sa Sainteté vint à pied du Quirinal au couvent de la Visitation. C'était la fête de l'Eglise. Le Saint-Père voulut dire la messe. Après son action de grâces, il prit une tasse de chocolat et retourna à son palais comme il était venu. Une foule immense se porta sur son passage en criant: *bravo, bravissimo*, très Saint-Père! au moins vous vous faites voir, *almeno si fa vedere*. Cette visite inattendue a été accompagnée d'une circonstance singulière. Un Français, M. le marquis de N., que sa piété avait porté, comme le Pape, à l'Eglise de la Visitation, se trouvait au pied de l'autel au moment où entra le Saint-Père, et comme il était préparé à la communion, il exprima le vœu de la recevoir de la main même du Saint-Père. Un obligeant prêtre osa à peine proposer cette demande à Sa Sainteté, mais le Pape fit un signe affirmatif si gracieux que l'aimable intermédiaire ne se repentit pas. C'était le jour de l'extraordinaire. Au moment de la sainte communion, le bon et pieux marquis de N. monta, à genoux, les degrés de l'autel, et ses vœux furent comblés; S. E. le cardinal de Bonald était là, en prières, jouissant du succès de notre excellent compatriote. Le fait est au moins curieux. La première fois que le Pape donna la sainte communion, c'est un Français, un ardent ami de la liberté de l'Eglise, qui jouit de cette faveur. L'Eglise de France ne pouvait être mieux représentée; en présence du plus dévoué de ses pontifes, le plus dévoué de ses fidèles recevant la communion des mains du Vicaire de Jésus-Christ.

Le *Diario* s'est trompé en annonçant que le Pape avait donné la communion à plusieurs personnes; M. de N. a été seul admis à cet honneur.

Je n'ai plus que le temps de vous répéter que le décret d'amnistie est déjà fait et qu'il sera très prochainement publié.

ANGLETERRE.

—Le nouvel évêque anglo-prussien de Jérusalem, Gobat, sacré le 15 juillet par l'archevêque de Cantorbéry, assisté des évêques de Londres et de Calcutta, vient d'arriver en Allemagne, se rendant à Berlin, dans l'intention de se présenter devant le Roi. Il paraît qu'il se propose de s'aboucher aussi avec les principaux membres du synode; après quoi il ne tardera pas à se rendre à sa résidence.

STOCKHOLM.

Correspondance particulière de l'Univers.

Stockholm, le 30 juin 1846.

La Suède, comme l'on sait, n, sous le règne de Gustave Wasa, adopta la confession d'Augshourg, mais en capitulant avec un clergé prévaricateur auquel on réserva la constitution épiscopale ainsi que ses honneurs et une bonne partie de ses revenus. Depuis lors, le luthéranisme y est resté religion de l'Etat; mais on se tromperait si on cherchait ailleurs que dans les hauts fonctionnaires de l'Eglise des adhérens plus ou moins sincères de la réforme saxonne. Chez le peuple, les sectes surgissent comme partout ailleurs, et le rationalisme tudesque y est également devenu une puissance.

Pour ne parler que des sectes populaires, il en est une qui en ce moment affraie beaucoup l'Eglise dominante: c'est celle des *Lev-erré* (lieux), et que l'on désigne aussi sous le nom de *comm-uteurs bibliques*. Ils affirment, avec tous les protestans, que la sainte Ecriture est la seule règle de la foi, et

qu'en conséquence chacun est tenu de lire, de relire et d'interpréter la Bible. Imitateurs du calife Omar, ils raisonnent ainsi: La Bible est la parole de Dieu; tous les autres livres qui traitent de la religion contiennent ce qui déjà est contenu dans la Bible où ils enseignent autre chose; ni dans l'un ni dans l'autre cas ils ne peuvent nous être utiles, et fidèles à la conséquence de ce raisonnement, ils lacèrent ou brûlent tous les livres luthériens, écrits symboliques, quels que soient leurs auteurs. Or, voici que le Gouvernement suédois leur propose un autre argument dont il tire une tout autre conséquence; il vient de condamner un grand nombre de ces liseurs à des amendes personnelles de 50 fr. chacun.

Quelques pacifiques paysans se trouvaient, il y a peu de tems, réunis dans une maison et lisaient entre eux la Bible, lorsque tout-à-coup cinquante hommes armés cernèrent la maison, en brisèrent les vitres et couchèrent en joue les paysans. Quelques-uns des membres de la bande pénétrèrent dans la maison et tombèrent si rudement à coups de sabre et de bâton sur les pauvres liseurs, que leur sang jaillit aux murailles et jusqu'au plafond. Comme on demandait à ces malheureux s'ils ne comptaient point porter en justice leur plainte de ces violences, ils répondirent: *Pour nous, il n'est en Suède aucune justice*. Et leur réponse était parfaitement juste, car il faut savoir qu'aucun membre de cette société ne peut être admis à témoigner devant les tribunaux, et cela par la raison que *ces hommes ayant des idées fausses en religion, ne peuvent en avoir une vraie sur la nature du serment*. Aussi, une cinquantaine de paysans les plus aisés des environs de Stockholm ont-ils pris le parti de vendre leurs propriétés pour chercher ailleurs la faculté de se livrer à l'aise et en pleine sécurité à leur incessantes lectures. C'est aux Etats-Unis qu'ils comptent la trouver.

Si l'on veut se faire une idée juste du régime auquel est soumise la Suède, il faut avant tout savoir que toute personne qui a l'intention de se présenter, comme plaignant ou comme témoin, devant un tribunal, doit se trouver en possession d'une attestation du pasteur luthérien constatant que *l'individu en question connaît sa religion*. Chaque année les pasteurs font leur tournée ou examen domestique chez tous et chacun de leurs paroissiens; le pasteur rédige sur son résultat une note bonne ou mauvaise, mais qui demeure secrète. Si donc quelqu'un désire paraître en justice ou s'il se met sur les rangs pour obtenir un emploi (ne fût-ce que celui de garde-champêtre), on exige de lui l'exhibition du certificat pastoral. S'il lui est favorable, il peut aborder le juge et présenter sa requête. Mais si, pour son malheur, il y est dit qu'il *convoit mal sa religion* ou son catéchisme; qu'il n'a pas rempli son devoir pastoral, ou qu'il soutient des opinions erronnées, alors l'autorité demeure sourde à toutes ses plaintes, à toutes ses demandes.

Il n'est certes pas au monde un autre pays où le clergé possède une puissance aussi abusive et aussi grande. Si, dans quelque pays catholique, les prêtres étaient investis d'une pareille puissance, toutes les voix libérales rugiraient contre eux, et c'est tout au plus s'il ne s'organiserait pas parmi la *Jeune Europe* une expédition de corps-francs pour aller briser le joug sacerdotal qui pèserait ainsi sur le peuple. Mais ces choses se passent en pays protestant, raison suffisante, aux yeux des révolutionnaires de toutes couleurs, pour les couvrir du manteau de la charité libérale. *Univers.*

ÉTATS-UNIS.

Conversion remarquable.—Le correspondant de Washington, du *Free-man's Journal*, rapporte une conversion extraordinaire opérée dans le mois de juin dernier, par l'intercession de la Sainte-Vierge. Voici le récit du correspondant:

« Une conversion remarquable s'est opérée la semaine dernière à Alexandria. Un monsieur de cette ville, nommé McGrath, américain de naissance, et un des ierés lires et des blasphémateurs les plus endurcis qu'on ait jamais vus, tomba malade. Ses amis, et surtout ses parens, qui sont de fervens Catholiques sincèrement attachés à la foi à laquelle ils se sont convertis, ne craignaient rien tant que de le voir mourir dans le déplorable état dans lequel il se trouvait. Ils envoyèrent donc chercher le Révé. M. Coombs, leur Pasteur, qui, de concert avec le Révé. J. P. Donelan, de Washington, visita le malade pendant plus d'une semaine sans pouvoir en tirer autre chose que des imprécations et les plus horribles blasphèmes. Ils avaient fait, l'un et l'autre tout ce que des Prêtres zélés pouvaient faire pour l'amener à sentir son misérable état, mais tout avait été inutile. Enfin, M. Donelan désespérant presque du succès, lui demanda s'il ne le contrarierait point en se mettant à genoux auprès de son lit pour prier. Le malade, se moquant de ce qu'il appelait la simplicité du Prêtre, lui dit de se faire comme il voudrait. M. Donelan se mit à genoux et récita la belle prière de Saint-Bernard: *Souvenez-vous, ô très-miséricordieuse Vierge Marie*, etc., implorant le secours de la Mère de Dieu dans un moment si critique. Sa prière fut exaucée par celle qui est le refuge des pécheurs. En se relevant, M. Donelan fut tout surpris de voir le malade le serrer dans ses bras, en pleurant amèrement, et s'écrier: *Jésus crucifié, sauvez-moi; Mère de Dieu, pitié pour moi*. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la scène qui suivit ce changement merveilleux dans un homme que tout le monde regardait comme perdu sans ressource. Il suffit de dire que M. McGrath donna ordre qu'on brûlât tous ses manuscrits et ses livres impies, et qu'il voulut qu'on les brûlât publiquement dans la rue, afin de réparer le scandale, qu'il avait donné. Il demanda aussi que l'on donnât autant de publicité que possible à sa conversion, ce qui fut fait le dimanche suivant dans l'Eglise de Saint-Mathieu. Après s'être dignement préparé, il a reçu tous les sacrements, et est demeuré jusqu'à ce jour, que je n'ai point encore entendu parler de sa mort, un homme tout autre qu'il n'é-

tail il y a une semaine."

Propagateur Catholique.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Quelques mots sur la ville des Trois-Rivières.—Les limites de la ville des Trois-Rivières ont été établies par la Proclamation de Son Excellence Alured Clack, Lieutenant Gouverneur de la Province du Bas-Canada, en date du 7 mai 1792. Sa position est pittoresque et des plus agréables; le climat y est salubre, et jamais la maladie contagieuse n'y a étendu ses ravages. Le choléra, ce fleau épouvantable qui a arraché tant de vies aux villes de Québec et de Montréal et enlevé tant de citoyens à nos campagnes, n'a pu, pour ainsi dire, exercer ici ses ravages. Les cas de mortalité y ont été peu nombreux; encore devons-nous dire que le petit nombre qui succombèrent ne durent en partie leur mort qu'à des imprudences. La ville des Trois-Rivières, chef lieu du District des Trois-Rivières, contient une population nombreuse qui vit dans l'abondance, la paix et l'union. Toutes les classes de la société sont liées entr'elles; descendues des premiers colons du pays, elles se trouvent toutes unies par les liens du sang ou de l'alliance. Un juge de la Cour de Banc de la Reine y réside depuis longues années; on y trouve le plus beau Palais de Justice de la Province; une Prison toujours vide, qui devrait être convertie en Maison d'École; un superbe Couvent tenu par les Religieuses de St. Angèle; une Infirmerie également tenue sous leurs soins; une École tenue par les bons frères des Écoles Chrétiennes, fréquentée par au-delà de 350 enfans. Enfin notre ville possède toutes les institutions civiles et religieuses qui peuvent assurer le bonheur public et la moralité de ses habitans. La Municipalité des Trois-Rivières ne comprend que la ville, et est revêtue de pouvoirs amples pour maintenir l'ordre public, et surveiller à ses embellissemens comme à sa sûreté. La Police, sous la surveillance du Commissaire des Banqueroutes, aidé de constables pris dans la masse des citoyens, offre des garanties que prouve le tableau des sessions trimestrielles de la paix. Le tribunal de la Cour du Banc de la Reine a juridiction dans toutes les affaires civiles et criminelles; chaque citoyen trouve à sa porte un tribunal pour juger ses différends.

La ville des Trois-Rivières, jusqu'ici paralysée par le monopole des Forges St. Maurice et par la concession tardive des terres de la seigneurie du Cap la Magdelaine possédée par le gouvernement, n'a pu prendre son essor, ni par conséquent sa position parmi les villes de la Province; mais grâce au ministère Lafontaine et à l'énergie du Commissaire des Terres de la Couronne, les barrières qui retenaient l'impulsion, l'agrandissement de la ville des Trois-Rivières ont été rompues, et cette ville qui ne tient ses richesses que dans l'agriculture, dans l'exploitation de ses mines de fer et des bois de construction, ayant maintenant des moyens réels de prospérité, doublera de valeur dans l'espace de cinq ans, et prendra, dans l'espace de vingt ans, place parmi les premières villes du pays. La rivière St. Maurice qui se joint, dans le haut des terres, au Saguenay, et dont les bords sont couverts d'une forêt vierge où le pin, le chêne, le frêne et l'orme sont en grande quantité et d'une qualité supérieure, contribuera puissamment à sa prospérité.

La saison de la navigation offre aussi aux habitans des Trois-Rivières ses avantages: tous les jours quatre steamers touchent à nos quais, en route pour Québec et Montréal; nous devons seulement regretter que ce soit au milieu de la nuit. En hiver les diligences sont aussi quotidiennes, ainsi que le "courrier."

La ville des Trois-Rivières en un mot est un lieu de repos et de tranquillité pour l'homme fatigué des affaires et du commerce de la vie; et les moyens pour y vivre étant d'ailleurs aisés, elle offre d'autant plus d'avantages à celui qui veut jouir de toutes les douceurs d'une vie calme et tranquille.

Gazette des Trois-Rivières.

—Le *Courier* dit qu'une personne de cette ville a reçu par la dernière malle, une lettre d'un de ses amis de Londres où il est dit que le bruit courait dans la capitale que le duc de Bedford, frère de lord John Russell avait été choisi pour être gouverneur-général du Canada. Le présent duc de Bedford, ajoute le *Courier*, lorsqu'il n'était que marquis de Tavistock, était un des membres distingués du parti Whig, et siège longtems au parlement anglais. C'est un homme d'une richesse énorme, son revenu n'étant pas moins de deux cent mille louis par année, et c'est la seule chose qui nous fait douter qu'un homme de sa position vienne demeurer dans une dépendance aussi éloignée de l'empire. On dit que les personnes de la suite de lord Cathcart sont occupées à vendre leurs meubles, etc.

Minerx.

—Le bureau de commerce de Toronto a envoyé une pétition à Sa Majesté, la priant de recommander au parlement le rappel immédiat des lois de navigation du Royaume-Uni, en autant qu'elles se rapportent au fleuve Saint Laurent.

ANGLETERRE.

Le choléra à Londres.—Le lord-maire avait annoncé l'apparition du choléra asiatique dans quelques parties de la ville. Cette annonce a donné lieu à une interpellation du comte Fitz-Harding dans la chambre des Lords.

À cette interpellation le marquis de Lansdowne a répondu: qu'aussitôt que cette nouvelle était parvenue au *council-office*, les autorités médicales avaient été consultées, et peu d'heures après l'on avait envoyé un homme d'un talent et d'une expérience médicale reconnue dans toutes les parties de la ville où l'on avait signalé l'apparition du fleau. La visite de toutes les maisons et des hôpitaux situés dans ces divers endroits amena la preuve qu'il

n'existait pas un seul cas de choléra asiatique. On a trouvé, il est vrai, des cas d'une maladie qui, dans cette saison, sévit à Londres comme dans toutes les grandes villes. Mais cette maladie, bien que présentant quelques-uns des symptômes du choléra, n'en a nullement le caractère épidémique.

—Comme il l'avait annoncé, lord John Russell a exposé lundi, à la chambre des communes, son plan de réforme sur les droits différentiels qui frappent les sucres des colonies anglaises et les sucres étrangers.

Le droit uniforme qu'il propose est de 21s. pour 100 lb; mais il ne veut pas s'arrêter là. Il veut faire adopter une échelle décroissante qui doit, après cinq années, réduire le droit sur tous les sucres à 14s. droit imposé actuellement aux sucres des colonies britanniques.

Dans le cours de ses développemens, il a cherché à prouver que, pour l'adoption de cette mesure, l'Angleterre ne sacrifie nullement son principe de l'abolition de l'esclavage, et ne contredisait pas sa politique du droit de visite, en admettant sur ses marchés les sucres produits par le travail des esclaves.

Un argument que lord John Russell a fait valoir avec force est celui qu'il a tiré des traités particuliers conclus entre l'Angleterre et l'Espagne. Encore ici le mot de justice était invoqué fort mal à propos. La justice n'avait rien de commun avec une détermination prise uniquement en vue de satisfaire des intérêts politiques et financiers. Il est curieux de voir comment un ministère anglais est embarrassé lorsqu'il se jette dans des conditions d'honneur et de loyauté tout-à-fait étrangères aux sentimens d'après lesquels il se détermine. De singuliers aveux lui sont alors arrachés. Enregistrons celui-ci: "Votre conduite vis-à-vis de l'Espagne, — a dit lord John Russell, — ne fait pas beaucoup d'honneur à un grand pays tel que l'Angleterre."

Lord John Russell a annoncé que, pour mettre les colons anglais en état de lutter le moins désavantageusement possible contre les autres producteurs de sucres, et pour leur faciliter les moyens de remplacer les travailleurs que l'abolition de l'esclavage leur a enlevés, il serait permis, pendant un an, d'engager de nouveaux travailleurs partout en Afrique comme en Asie, où il y aurait une autorité anglaise pour contraindre les engagements.

On sait que ces engagements sont le plus souvent une traité déguisé. Au reste, le nouveau bill n'aurait de durée que pour un an, et, à chaque session, il devrait revenir devant le parlement pour être maintenu ou abrogé.

—Il a été demandé le 21, à la chambre haute par lord Brougham, si le cabinet avait été informé de la confiscation des biens du prince Czartoriski par le gouvernement autrichien. L'orateur a exprimé l'opinion que le prince avait blâmé, comme lui, "l'attaque téméraire et incensée" dirigée contre ce gouvernement.

Le marquis de Lansdown s'est associé aux sentimens de lord Brougham et a regretté qu'on eût exilé le prince Czartoriski, "le premier chef d'une illustre maison, qui a été le modèle des plus grandes vertus dans le malheur et du dévouement dans la prospérité."

—Sir Robert Peel a reparu lundi à la chambre des communes pour la première fois depuis sa retraite comme ministre. L'honorable baronet, qui s'est fait au pied une blessure assez grave, s'appuyait sur une canne et avait l'air souffrant.

IRLANDE.

—Une scission complète vient de s'opérer entre les partisans du Rappel en Irlande. M. Smith O'Brien avec la *jeune Irlande*, professant la nécessité de recourir à la force physique pour faire sortir l'Irlande du malheureux état dans lequel elle est plongée, est sorti d'une manière solennelle de *Conciliation Hall* y laissant M. John O'Connell (fils du Libérateur) et M. Steele avec la majorité des chefs qui d'après les principes d'O'Connell ne veulent employer pour arriver à leur but que les moyens constitutionnels et légaux.

La cause du rappel court de grands risques d'être noyée dans cette guerre de personnalités qui va s'élever au sein des *Repealers*.

UN MIRACLE DU MAGNETISME.

Nous extrayons la relation suivante d'un journal de Londres. Quelque incroyable qu'elle paraisse, elle n'en est pas moins vraie, et nous avons entendu l'honorable officier, sauvé par le colonel anglais en certifier l'entière exactitude.

... Le colonel Gurwood ouvrit son portefeuille, mit à part quelques lettres nécessaires à sa narration, et s'exprima en ces termes:

"Il y a deux ans, un jour du mois d'octobre 1842, j'entraï au Palais Royal, chez Sabétier, le fameux feseur de portraits au daguerréotype. Il s'y trouvait un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie vive, à l'œil étincelant, vers lequel je me sentis transporté par une de ces sympathies qui ne s'expliquent pas.—Il faut croire que le même phénomène se manifesta chez cet homme, car il se montra pour moi plein de déférence, et, en ma qualité d'étranger, il me laissa prendre les devans, bien que sa venue chez Sabétier précédât la mienne.

La bonne éducation est un lien entre les hommes de tout pays: aussi entrâmes-nous en conversation, et une chose en amenant une autre, nous parlâmes de magnétisme, et je me posai en sceptique absolu.

—Monsieur, me dit cet homme, il ne m'appartient pas de forcer vos convictions; mais, si vous voulez me faire l'honneur de me sui-

vre chez moi, je m'engage à modifier singulièrement vos croyances ; car, moi, monsieur, je suis un adepte fervent du magnétisme, et, dans l'intérêt d'une cause que je crois belle et honorable, j'occupe mes loisirs à étudier les phénomènes magnétiques sur un jeune homme qui le sommeil est d'une lucidité merveilleuse.

Mu par un sentiment de railleuse curiosité, j'acceptai la proposition de mon interlocuteur. Une voiture nous transporta rue Grange-Batelière.

Quelques instans après, mon hôte, par la seule fixité de son regard, endormit dans un fauteuil un jeune homme pâle, dont les mouvemens nerveux causaient au spectateur une pénible sensation. Après une lutte de courte durée, le *sujet* s'endormit, et bientôt au sommeil naturel succéda cette disposition somnambulique qui permet de parler et d'agir.

Le magnétiseur était M. Marcellot, le magnétisé, Alexis Didier. Après divers exercices, je m'assis à côté d'Alexis, ma main dans sa main, et nous voilà causant :

— Mon ami, lui dis-je, je suis incrédule, mais je le suis de bonne foi ; ainsi ne craignez pas de ma part une opposition systématique.

— Oh ! je le sais bien ! vous avez trop de bon sens pour nier l'évidence, et trop de cœur pour ne pas aimer qui vous aime . . . et je vous aime bien, moi, tout Anglais que vous êtes ; je vous aime parce que vous avez généreusement sauvé la vie à un Français !

Singulièrement ému à cette parole, je le prie de continuer.

— Oui, reprend Alexis, il y a longtemps de cela !— Il y a, ajouta-t-il, après une pause, trente ans. L'affaire se passe là-bas dans le midi, pendant l'hiver . . . le pays est sauvage. Voici la nuit, et vos troupes, munies d'échelles, se rendent sous les murs d'une place forte. Dieu ! quel bruit ! quelle mêlée . . . — Pauvre homme, vous êtes blessé, dit Alexis en posant sa main sur ma tête, c'est là que porta le coup. Mais votre blessure ne vous arrête pas. Je vous vois plus loin montant à l'assaut . . . sur la brèche . . . des cris étouffés parviennent à mon oreille . . . des soldats anglais entourent un Français qu'ils veulent tuer. Vous accourez bravement, vous relevez avec votre bras les armes qui menacent sa tête et vous commandez qu'on respecte ses jours.— Oh ! allez ! je vous aime bien !— L'officier vous suit à une tour carrée où plusieurs de ses camarades sont faits prisonniers.— Vous traversez la ville pour aller trouver votre général, à qui, sur votre ordre, le général français rend son épée

— Et cette épée, qu'est-elle devenue ?

— Votre général vous en fit don, et vous l'avez encore à Londres, suspendue au mur de votre chambre.— La lame seule date d'alors ; le fourreau a été changé en 1827.

— Et l'officier à qui je sauvai la vie, existe-t-il encore ?

— Oui, il existe, et depuis longtemps vous faites d'inutiles recherches pour le retrouver.— Mais ayez bon espoir, revenez demain et nous le découvrirons !

Emu, troublé par ce que je venais d'entendre, je sortis de chez M. Marcellot, la tête en feu, ne sachant plus que penser et que croire : car enfin Alexis avait dit vrai.

Oui, le 19 janvier 1812, au siège de *Ciudad-Rodrigo*, en Espagne, je fus blessé à la tête, et à l'endroit même indiqué par Alexis.

Oui, dans la même nuit, j'eus le bonheur de sauver la vie à un officier français.

Oui, je reçus de lord Wellington l'épée du général Bairié, après l'assaut de la place ;

Oui, le fourreau de cette épée a été changé vers l'époque fixée par Alexis.

Oui, je fis des recherches pour retrouver l'officier français sauvé par mes soins, attendu que le général Napier (dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*) me refuse l'honneur d'avoir conduit l'assaut de *Ciudad-Rodrigo*, et désigne le major Machis comme ayant droit à l'épée qui m'a été donnée par lord Wellington.

Le lendemain, je revins près d'Alexis, que je pressai de questions touchant l'officier français.

— J'avoue, me répond le somnambule, que j'éprouve quelque embarras à le suivre dans toutes les phases de sa carrière militaire : je le trouve dans mon esprit mêlé à d'autres officiers qui assistaient comme lui au siège dont j'ai parlé.— Cherchons bien, cependant.— Oui, je vois notre homme, environ huit ans plus tard, à Paris, rue St-Antoine, pendant la nuit.— Voilà qu'on lui remet un avis très pressé, et, avec la compagnie qu'il commande comme capitaine, il se rend dans la rue Richelieu . . . près de la Bibliothèque royale, où je vois la foule ameutée. Ah ! c'est qu'il vient de se passer un événement funeste

— Que s'est-il donc passé ?

— Un crime, un assassinat commis sur un illustre personnage.

— Voyons, Alexis, suivez le capitaine jusqu'à nos jours, et dites moi où je dois le chercher . . .

— C'est en vain que je le poursuis . . . ma vue ne peut l'atteindre, mais écoutez : A votre retour à Londres, consultez les documens relatifs aux mois de janvier et de février 1812, et je réponds du succès.

Un mois plus tard, j'étais dans la Tour, à Londres, cherchant dans les papiers de lord Wellington tous les dossiers relatifs aux affaires d'Espagne de la dite époque . . . tout-à-coup mes yeux se portèrent sur un endossement ainsi conçu :

BONFILH, 34^e léger.

Ce nom me frappe comme un trait de lumière, et, me sentant saisi d'une conviction inexplicable, j'ouvris la lettre en m'écriant :— Plus de doute, c'est lui.

Par cette lettre, signée Bonfilh, un officier français fesait à lord Wellington la demande d'envoyer ses lettres aux avant-postes . . .

Il n'y avait là rien qui servit à me fixer ; néanmoins, poussé par une voix intérieure, j'écrivis au colonel d'Artois, secrétaire au comité des fortifications à Paris, en le priant de faire des recherches dans les bureaux de la guerre.

Le colonel d'Artois m'envoya un certificat constatant que le commandant Bonfilh, qui a servi dans le 34^e léger, reçoit sa retraite à Villeneuve d'Agén, et demeure à Villeréal (Lot-et-Garonne).

Le 23 avril 1844, j'adresse au commandant Bonfilh une lettre dans laquelle je lui fais part de mes recherches et de mes espérances et, le 7 mai, je reçois la note suivante :

Villeréal (Lot-et-Garonne), 1^{er} mai 1844.

Monsieur le colonel Curwood,

— J'ai reçu de vous une lettre, datée du 23 avril, dans laquelle j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails sur la prise de *Ciudad-Rodrigo*

— D'après les citations que vous me faites, monsieur le colonel, il n'y a plus de doute, je suis l'officier français à qui vous avez si noblement sauvé la vie, et que depuis si longtemps vous cherchez . . .

— Je me rappelle que, lorsque vous arrivâtes à mon secours, j'étais couché par terre, entouré de six ou huit soldats anglais, dont les uns me tenaient la baïonnette sur le corps tandis que les autres m'arrachaient mon habit et me prenaient l'argent que j'avais sur moi. Vous accourûtes, monsieur le colonel, et, faisant retirer ces soldats, vous me prîtes sous votre protection. Nous nous rendîmes à la Tour carrée, près la porte d'Almeida, où M. le général Bairié se rendit à vous en vous disant : Respectez mes soldats !— Ce général vous offrit même sa montre, mais vous lui répondîtes : " Conservez votre montre, général ; l'honneur m'a conduit ici et non le pillage."— Il voulut aussi vous remettre son épée, et vous la refusâtes en disant : " Il faut me suivre, vous la remettrez au duc de Wellington."

— J'ajoutérai, monsieur le colonel, que, lors qu'on nous conduisit prisonniers, en nous dirigeant vers le Portugal, vous me fîtes entrer dans une maison d'un petit village, *El Codon*, où l'on me donna une tasse de rhum et un pain de munition pour la route. Enfin, vous eûtes la bonté de m'accompagner jusqu'à la colonne des prisonniers qui était en avant et sans vous, monsieur le colonel, les Espagnols, m'auraient infailliblement égorgé avant que j'eusse pu rejoindre mes camarades d'infortune.

— Je me suis reproché, monsieur le colonel, de n'avoir pas eu soin de demander le nom de mon bienfaiteur ; sans cela, croyez-le, j'aurais pris l'avance pour vous écrire et vous témoigner ma vive et éternelle reconnaissance. Enfin, je fais des vœux pour votre bonheur, et vous prie de me sacrifier un moment de vos loisirs pour m'écrire.

Celui qui vous doit la vie,

BONFILH, chef de bataillon en retraite,

officier de la Légion d'honneur.

La lettre de ce brave commandant me rendit si heureux que je me promis bien de l'aller voir à mon premier voyage en France, et je reviens de Villeréal, où j'ai passé quelques jours que je compte au nombre de mes plus fortunés.— Oh ! que n'étiez-vous présent à notre mutuelle reconnaissance ! vous auriez pris une vive part à la joie de toute cette famille dont j'emporte les bénédictions !— Avec quels charmes de souvenir M. Bonfilh m'a entretenus des événemens de sa vie, entièrement conformes, du reste, à la narration d'Alexis ! . . . C'est ainsi par exemple, que le 13 février 1820, M. Bonfilh, capitaine au 47^e de ligne, en garnison à Paris, fesait le soir un service de ronde dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'on vint lui apprendre l'assassinat du duc de Berry. Aussitôt il se rendit avec sa troupe dans la rue Richelieu, et alla passer la nuit au poste de la Bibliothèque-Royale.

VARIÉTÉS.

ODE OU CHANSON DE ROBERT BURNS.

Voici l'ode composée par Robert Burns, dans un élan d'enthousiasme, en mémoire de la bataille de Bannockburn. Cette ode est devenue un chant national; c'est Bruce qui est censé haranguer ses troupes.

"Scots wha wi' Wallace bled," etc. Traduction. Écossais, qui avez versé votre sang avec Wallace: Écossais que Bruce a souvent conduits à une couche sanglante, ou à une glorieuse victoire salutaire:

"Voici le jour et voici l'heure! Voyez les premiers rangs de l'armée ennemie se presser: voyez approcher les soldats de l'orgueilleux Édouard:—Édouard, des fers et Pescivage!"

"Qui voudra être un traître sans honneur? qui pourra remplir un tombeau de lâche? Qui est assez vil pour être esclave? Traîtres, lâches, tournez la tête, et fuyez!"

"Vous qui tirerez avec vigueur du fourreau le glaive de la liberté pour l'Écosse et pour son roi, combattez libres, ou tombez libres. Calédoniens, en avant avec moi!"

"Par les maux et les douleurs des opprimés, par les chaînes de vos fils, nous épuiserons le sang de vos veines; mais vos fils seront... seront libres."

"Abaissez l'orgueilleux usurpateur: chaque ennemi de moins sera un tyran de moins. Que la liberté soit le prix de chaque coup porté.—En avant, triomphons, ou périssons!"

PROSPECTUS D'UNE MAISON D'ÉDUCATION A L'INDUSTRIE.

CE nouvel Institut sous la présidence de M. MANSEAU, Vicaire-Général et curé du lieu, ouvrira ses classes le 23 Septembre.

En attendant l'arrivée des Frères de l'Ordre de St. Viator qui doivent avoir la conduite de cette Maison, des Ecclésiastiques prendront la direction des classes. On y enseignera la Lecture et l'Écriture tant en anglais qu'en français et les premières règles. Mais il y aura aussi des classes plus élevées où on enseignera l'Arithmétique dans toutes ses branches, la Tenue des Livres de compte, la Géographie, l'Usage des Globes, l'Histoire et le Dessin; enfin toutes les parties de l'instruction qui sont les plus en usage dans le monde. Dans le cours de l'année, on sera en mesure de donner aussi des leçons de Musique aux élèves pour le Piano et l'Orgue dans le but, de former des organistes pour le service paroissial.

Les écoliers résideront constamment à l'Académie et y coucheront; afin d'être élevés dans la discipline chrétienne sous la vue de Maîtres Religieux; mais il leur sera donné un temps convenable pour aller prendre leurs repas chez eux ou à leur maison de pension.

Pour les conditions on pourra s'adresser à Messire Manseau, Président. Les avantages qu'on trouvera dans cet établissement engageront sans doute les parents à y envoyer leurs enfants.

On n'aurait jamais pu choisir un local plus agréable et meilleur pour la santé; la belle rivière de l'Assomption qui passe à quelques arpens de cette maison ne contribue pas peu à la salubrité de l'air, et fournira aux élèves d'agréables promenades les jours de congé. Cette maison étant plus rapprochée de l'Église que du village évitera bien des distractions aux enfants en même temps qu'elle leur donnera le moyen de remplir facilement tous leurs devoirs de religion, et même leurs petits exercices de piété suivant leur goût et leur dévotion.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION.

LA rentrée des élèves du collège de l'Assomption aura lieu le 7 de septembre.

La rentrée des élèves aura lieu au collège de Masko le 15 de septembre. On prie bien les parents d'éviter les inconveniens qui pourraient résulter s'ils n'étaient pas exacts à envoyer leurs enfants sans retard.

J. JARROQUE, FRET.

PROSPECTUS

Du Collège de St. Jean, Fordham, Comté de West Chester, New-York.

CET établissement est situé près du village de Fordham, à onze milles de New-York et à trois de Harlem. Il possède à la fois les avantages d'un air salubre, de la tranquillité nécessaire à l'étude et d'une campagne pittoresque. Le chemin de fer de White Plains passe le long de la belle pelouse qui s'étend devant le Collège, et permet d'y arriver en tout temps; les équipages particuliers peuvent aussi s'y rendre par la route de Harlem et de West Farms.

De vastes bâtimens, d'une construction élégante, sont entourés de promenade de terrasses et de jardins qui forment le premier plan d'une belle ferme où, les jours de congé, les élèves peuvent se livrer à tous les exercices nécessaires à leur âge.

Le public sait déjà que Mgr. l'Évêque de New-York, a confié cet établissement aux PP. de la Compagnie de Jésus. Leur intention cependant est de ne rien changer aux principes qui ont présidé à sa fondation, et qui ont produit sa prospérité actuelle. Seulement, le nombre des professeurs sera augmenté considérablement, sans entraîner toutefois un renouvellement de la Faculté.

Les parents, qui honoreront le Collège de leur confiance, peuvent être persuadés que leurs enfants recevront, sous le rapport physique, tous les soins que demandent leur âge. Les plus jeunes surtout seront l'objet d'une attention particulière. Des Frères, formés à cet emploi par l'expérience de toute leur vie, en seront spécialement chargés.

Le gouvernement continuera à être d'ordre paternel sans rien relâcher toutefois de la discipline actuellement en vigueur. Aucun élève ne peut sortir du Collège sans être accompagné par un professeur ou un précepteur.

Ceux dont les parents résident à New-York, pourront aller les visiter une fois par trimestre, à moins que des raisons spéciales ne nécessitent une sortie extraordinaire. Le cours d'instruction comprend l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Anglais, et le Français, avec toutes les branches accessoires d'une bonne éducation. Le cours de Mathématiques est complet et accompagné de l'étude de la Philosophie, de la Physique, et de la Chimie.

La langue anglaise est la seule en usage dans les récréations; mais les élèves d'origine française trouveront dans la société d'un certain nombre des nouveaux professeurs une occasion de ne point oublier leur langue maternelle. Un cours spécial de littérature française sera enseigné dans le Collège.

L'Allemand et l'Espagnol s'y enseignent aussi; mais ainsi que pour la musique et le dessin, les honoraires des maîtres sont à la charge des élèves.

L'année scolaire commence le 1^{er} lundi de Septembre, et se termine à la mi-Juillet par une distribution solennelle des prix.

PRIX DE LA PENSION, ETC.

Pension et chauffage, payables d'avance par semestre. \$300

Honoraires du médecin. 3

Les élèves peuvent se procurer dans la maison les livres classiques, le papier, les plumes et l'encre, ou les faire venir de New-York à leurs frais, s'ils le désirent. Une règle expresse défend d'introduire dans la maison aucun livre qui n'ait été examiné par le Président ou le Préfet des classes.

Le trousseau de chaque élève, à son entrée, doit se composer de trois habillemens d'été et trois d'hiver, six chemises au moins, six paires de bas, six mouchoirs de poche, six serviettes, trois paires de souliers ou de bottes, un chapeau, un pilet ou un manteau.

Chaque élève doit être aussi pourvu d'une timbale et d'un couvert d'argent. Le Collège ne fait point d'avances pour habillemens, à moins qu'une somme équivalente n'ait été déposée entre les mains de l'économe.

On désire que les parents lui remettent ainsi l'argent qu'ils destinent aux menues plaisirs de leur enfant, pour leur être distribué chaque semaine.

Les parents des élèves qui viennent des pays étrangers ou d'une distance de plus de 600 milles, doivent avoir des correspondances à New-York ou dans le voisinage.

On leur fera parvenir à la fin de chaque semestre un rapport sur les progrès, la bonne conduite et la santé de leurs enfans.

Les lettres doivent être adressées to the President of St. John's College, Fordham, New-York.

AUG. J. THEBAUD, S. J.

22 Juillet 1846.

PHARMACIE CENTRALE, (RUE ST. PAUL, No. 69.)

Vis-à-vis J. Roy, Ec., marchand sur cette rue.

Dépôt Général de Médicamens Français à Patente, Produits chimiques, Parfumeries fines, etc. etc. Consultation des Malades.

22 juin.

DR. PICAULT,
Ancien Élève des Hôpitaux de Paris.

AVIS.

ON demande pour la paroisse de St. Edouard un INSTITUTEUR pour l'Ecole-Mo-dèle et la place de Maître Chantre. S'adresser à M. PERRAULT, curé du lieu.

A VENDRE, par le Soussigné, au Saint-au-Récollet, MADRIERS, PLANCHES, bois de colomage de toute qualité, de 12 pieds de longueur.

BASILE PICHIÉ.

PIANOS ORGUES MELODIUMS.

LE Soussigné arrivant maintenant de France, a l'honneur de prévenir les Messieurs du Clergé qu'il a été nommé Agent, pour le Canada, par la MAISON ALEXANDRE DE PARIS, pour la Vente des PIANOS-ORGUES-MELODIUMS, lesquels peuvent être très bien adaptés pour les Eglises, ayant le même son que les Orgues ordinaires, et le prix étant plus à la portée de toutes les fabriques. Deux de ces Orgues arrivent dans quelques jours dans l'Indus et pourront être examinés.

LOUIS DE LAGRAVE,
Rue St. François Navier.

26 mai.

AVIS AUX MEM. DU CLERGE.

LE Soussigné informe les MM. du Clergé, qu'il vient de recevoir de Paris, un grand nombre d'articles pour ornemens d'Eglise, ce qui, joint à son fonds, en fait le meilleur assortiment en ce genre qu'on ait eu dans le pays. On trouvera chez lui une très grande variété de VIES FRANÇAIS tous d'un choix bien particulier. Le soussigné ayant profité d'une occasion très favorable pour se procurer ces effets à très bas prix, il pourra les vendre aux prix les plus réduits, ayant en vue d'épuiser son Stock au plutôt.

JOSEPH ROY.

NOUVEAU TESTAMENT.

A VENDRE AU BUREAU DES MÉLANGES, L'ÉDITION du NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Québec.

PHARMACIE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitans de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donegan,) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre Libraire. Montréal.
D. Martineau, prêtre, vicaire. Québec.
Fr. Fleit, Directeur du Collège Ste. Anne.
V. L. Guillet, écuyer. Trois-Rivières

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, EDITEUR.

IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.